

Les jeunes face à l'alcool

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Jean-Pascal Assailly
Julien Cestac
Laure Com-Ruelle
Ludovic Gausso
Philip Gorwood
Philippe Jemmet
Laurence Lanfumey
Séverine Lannoy
Yannick Le Hénaff
Loïc Le Minor
Sébastien Le Pajolec
Pierre Maurage
Véronique Nahoum-Grappe
Didier Nourrisson
Nicolas Palierne
Jean-Paul Thomas
Clément Vansteene

Sous la direction de
Marie Choquet
Christophe Moreau

Les jeunes face à l'alcool

la vie devant eux

ères
éditions

*Remerciements à la Fondation pour la recherche en alcoologie,
en particulier à Nicole Leymarie, pour son soutien logistique et
moral sans faille.*

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2019

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6370-0

Première édition © Éditions érès 2019

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction.....	7
-------------------	---

PASSER À L'ÂGE ADULTE

Allongement et mutations de la jeunesse en France et en Europe <i>Christophe Moreau</i>	11
Jeunes et alcools dans l'histoire contemporaine <i>Didier Nourrisson</i>	29
« Tu t'es vu quand t'as bu ? » À la recherche des jeunes adultes dans les représentations télévisuelles de l'alcool (1978-2016) <i>Sébastien Le Pajolec</i>	41
L'alcool : le psychotrope idéal pour les postadolescents ? <i>Philippe Jeammet</i>	59
Approche biologique : cerveau en maturation, cerveau en ébullition ? <i>Laurence Lanfumey</i>	73

Les deux frontières de la jeunesse :
de l'ivresse festive au boire conjuratoire. Une approche
ethno-phénoménologique
Véronique Nahoum-Grappe..... 89

BOIRE OU NE PAS BOIRE

Profils de consommation d'alcool
des adultes jeunes au xxi^e siècle.
Nouvelles questions et nouvelles données
pour la France
Laure Com-Ruelle, Marie Choquet..... 115

Comment devient-on
un consommateur d'alcool ?
Trajectoires croisées d'étudiants
et de « jeunes » travailleurs
Yannick Le Hénaff..... 153

Socialisations familiales
et consommations en milieu étudiant
Ludovic Gaussoit, Nicolas Paliérne, Loïc Le Minor..... 169

Les influences culturelles
Jean-Pascal Assailly, Julien Cestac..... 191

Ce que signifie le début des problèmes d'alcool en tant
que jeune adulte
Philip Gorwood, Clément Vansteene..... 205

Effets cérébraux de la consommation excessive d'alcool
chez les jeunes adultes
Séverine Lannoy, Pierre Maurage..... 213

PRENDRE SOIN

Approche psychiatrique :
prévenir et soigner les 18-30 ans
Clément Vansteene, Philip Gorwood..... 235

Table des matières

Le cheminement des politiques publiques : prévenir et réduire les risques <i>Christophe Moreau, Jean-Paul Thomas</i>	265
Un exemple probant de prévention : le projet Safe Roads for Youth <i>Jean-Pascal Assailly, Julien Cestac</i>	281
Conclusion.....	293

Introduction

Comprendre un phénomène social et culturel aussi vaste que l'alcool nécessite de s'intéresser à notre histoire, nos comportements humains, notre économie, la vulnérabilité du corps humain, les questions sociales, le vivre ensemble, un ensemble de paramètres qui rendent le phénomène éminemment complexe, et en même temps très chargé idéologiquement.

La jeunesse, pour sa part, est affublée d'une image de vulnérabilité particulière par rapport à l'alcool, dans un contexte d'évolution des pratiques culturelles et des modes de consommation des nouvelles générations. Néanmoins, il serait tout à fait injuste d'affirmer que la jeunesse a un problème croissant avec l'alcool, puisque dans les faits nos sociétés occidentales n'ont cessé de voir diminuer leur consommation globale de boissons alcoolisées, à mesure que le niveau d'éducation, notamment celui des femmes, progressait. Quand un Français consommait en moyenne l'équivalent de 26 litres d'alcool pur par année, il en consomme aujourd'hui moins de 12 litres...

Cela signifie que les jeunes générations ne sont pas plus impactées par les dangers de l'alcool, mais le sont différemment. Les jeunes d'aujourd'hui sont inscrites dans un contexte de mutation, de grande incertitude, d'allongement et de précarisation ; cette jeunesse est particulièrement vulnérable devant le chômage, la pauvreté, l'incertitude du lendemain, la souffrance psychique, et l'évolution des configurations familiales. Mais il faut dire d'emblée qu'une grande partie de cette jeunesse

s'affirme dans l'existence sociale, se réalise à travers les études et le travail, développe des projets culturels, sociaux, économiques, environnementaux, et que seule une petite partie des jeunes, autour de 10 à 15 %, sont particulièrement fragiles par rapport à leur affiliation sociale en général.

Le but de cet ouvrage est d'aider à comprendre la complexité des relations entre jeunes et alcool, notamment à notre époque contemporaine, grâce à des regards de spécialistes de plusieurs disciplines qui produisent des recherches depuis des décennies sur ces questions, et ne s'inscrivent aucunement dans des conflits d'intérêts. Il est le fruit d'une réflexion conduite au sein d'un groupe de travail qui s'est retrouvé durant une année au sein de la Fondation pour la recherche en alcoologie (FRA), sous l'égide de la Fondation de France, et coordonné par Marie Choquet, épidémiologiste, et Christophe Moreau, sociologue. Ce travail a regroupé Véronique Nahoum-Grappe, anthropologue à l'École des hautes études en sciences sociales, membre, entre autres, de la revue *Esprit*, Laurence Lanfumey, neurobiologiste, Laure Com-Ruelle, médecin de santé publique, Jean-Pascal Assailly, psychologue spécialiste des transports et de la prévention routière, Philip Gorwood, éminent psychiatre et président du comité scientifique de la FRA, Philippe Jeammet, pédopsychiatre reconnu et actif depuis une cinquantaine d'années, Yannick Le Hénaff, qui a obtenu récemment le prix Jeune chercheur de la Fondation, Sébastien Le Pajolec, maître de conférences en histoire et communication audiovisuelle, Ludovic Gaussot, sociologue, qui travaille sur des cohortes d'étudiants depuis des années et analyse ici l'impact de l'environnement social et des styles éducatifs parentaux sur leurs consommations de produits psychoactifs, Pierre Maurage, psychologue, Jean-Paul Thomas, sociologue, et Nicole Leymarie, déléguée générale de la FRA.

Passer à l'âge adulte

Christophe Moreau

Allongement et mutations de la jeunesse en France et en Europe

L'allongement de la jeunesse : un nouveau modèle d'accès à l'âge adulte

Allongement et précarisation de la jeunesse

Les travaux initiés par Olivier Galland dans les années 1980, et l'analyse des données disponibles, montrent que la jeunesse s'est allongée, que les seuils d'accès à l'âge adulte (départ de chez ses parents et accès au logement, fin des études puis accès à l'emploi, accès à une trajectoire matrimoniale durable puis naissance du premier enfant) se sont reportés de presque une décennie en quelques générations. Les générations nées dans les années 1930 terminaient leurs études en moyenne à 15,8 ans ; celles des années 1970 à 20,3 ans ; celles des années 1990 à 21,5 ans. L'âge moyen des mères à la naissance de leur premier enfant, en 1974, était de 24 ans ; il est de 28,5 ans aujourd'hui. Ces données sont comparables dans l'ensemble des pays européens où, aujourd'hui, entre 18 et 24 ans, 72 % des jeunes vivent chez leurs parents (moyenne UE 25).

Dans ce nouveau contexte économique et social, une partie de la jeunesse est rendue vulnérable, notamment du fait que, dans les années 1980, pour lutter contre l'augmentation du

chômage suite aux premières crises pétrolières, les politiques éducatives ont souhaité développer l'accès des jeunes aux études et à l'enseignement supérieur, ce qui s'illustre notamment par la formule « 80 % d'une génération au baccalauréat ». Ce qui a conduit à ce que aujourd'hui, environ 50 % des jeunes de 16 à 25 ans soient scolarisés, une première dans notre histoire puisque entre 1930 et 1990, le taux d'études des jeunes de 20 ans est passé de 10 % à 50 %.

Au-delà des chiffres, la sociologie de la jeunesse avance que l'on a changé de modèle d'affiliation sociale : si autrefois il était question d'apprendre par mimétisme, sur les traces des anciens qui laissaient la place dans leur communauté de métier (modèle de l'intégration), on parle aujourd'hui d'un modèle de l'expérimentation : les jeunes sont amenés à se trouver, à se faire leur place dans une société incertaine où le taux de chômage est deux fois plus élevé chez les jeunes que pour l'ensemble de la génération (17 % de demandeurs d'emploi chez les 15-29 ans dans la zone euro, 9 % dans l'ensemble de la population active ; en France, ces chiffres sont respectivement de 23,7 chez les jeunes, pour 10,1 en population générale – source Eurostat). Entre études, stages, expériences professionnelles, mobilités locales, nationales et internationales, trajectoires résidentielles plus complexes, les jeunes sont conduits à multiplier les expériences pour se construire et, peut-être, trouver leur place dans le monde adulte (logement, emploi, stabilité matrimoniale). Et parmi ces diverses expérimentations, compte tenu de l'allongement des études, de l'augmentation du temps libre, et de l'importance des sociabilités générationnelles, les occasions de faire la fête et/ou de consommer des produits psychoactifs ont pris de l'importance.

On peut dissocier, bien que chaque trajectoire individuelle soit singulière et que la jeunesse soit protéiforme, trois catégories : une jeunesse active, entrée dans le monde du travail précocement et donc plus rapidement dans le monde adulte, s'inscrit plus vite dans une trajectoire résidentielle durable et fait plus rapidement des enfants, d'une part ; d'un autre côté, une moitié des jeunes qui prolongent leurs études, avec là encore des trajectoires protéiformes : des jeunes qui arrivent au master, ou

en doctorat, et qui, comme le montrent les travaux du Centre d'études et de recherches sur l'emploi et les qualifications, s'insèrent plus rapidement sur le marché du travail, avec des périodes de chômage plus courtes et un meilleur niveau socio-économique ; et en même temps 30 % d'abandon en première année d'université. Une troisième jeunesse, enfin, celle qui est plongée dans la peur du lendemain, l'inactivité, celle que l'on qualifie de NEET (*neither in employment nor in education or training*, 18 % des 20-29 ans en 2013), de JAMO (jeunes ayant moins d'opportunités) : la part des jeunes vivant sous le seuil de pauvreté s'élève aujourd'hui à 19,7 % des 18-29 ans (pour 12,9 % des 30-49 ans, seuil à 60 % du revenu médian, INSEE 2014).

En toile de fond, on sait qu'environ 15 % de jeunes traversent l'adolescence avec plus de difficultés, vivent de plein fouet et sont directement impactés par différentes évolutions sociales et différents facteurs de vulnérabilité, que sont l'éclatement de la famille, les évolutions des systèmes familiaux, la précarité sociale, le développement de la souffrance psychique, la recherche d'accompagnement individualisé, le besoin de lieux d'écoute, dont quelques-uns, emblématiques, ont été créés récemment : les PAEJ, points accueil écoute jeunes ; les CJC, consultations jeunes consommateurs ; les Maisons des adolescents, dont nous parlerons dans la troisième partie de cet ouvrage.

Nombre de données existantes (décrochage scolaire, suivis en protection de l'enfance et protection judiciaire de la jeunesse, recours au soin en santé mentale, suicidité...) laissent à penser qu'il existe des corrélations entre une minorité de jeunes, en grande fragilité sociale, et une autre minorité, celle qui donne à voir des consommations d'alcool à risque, qu'il s'agisse de risques ponctuels (accidents, violences, violences sexuelles...), ou de risques chroniques sur le long terme (développement de la maladie addictive, errance et désocialisation...). Si une grande partie de la jeunesse s'affirme dans l'existence sociale, se réalise à travers les études et le travail, développe des projets culturels, sociaux, économiques, environnementaux, on doit rester particulièrement vigilant à l'égard d'une petite partie d'entre

eux, autour de 10 à 15 %, qui sont particulièrement fragiles et vulnérables sur le plan social comme sanitaire.

Fin des rites de passage et déficit d'agrégation des jeunes au monde adulte

Les rites de passage ont longtemps constitué un dispositif que les sociétés avaient inventé, d'une part, pour canaliser l'énergie débordante des adolescents et, d'autre part, pour assurer un accompagnement social des trajectoires individuelles (Godelier, 1982). L'anthropologie montre que l'adolescence correspond à une période de latence, d'entre-deux, pendant laquelle des enseignements sont transmis par l'adulte, par les pairs ; et cette période implique également la mise en œuvre de « petites morts symboliques » (Jaulin, 1967). On observe aujourd'hui que les adolescents recréent, sans adulte, ces « rites de marge », qui caractérisent l'entre-deux adolescent (ni enfant-ni adulte) : espaces à part, initiations de toutes sortes, vertiges et expériences mortifères. Mais, surtout, ces rites de marge ont toujours été suivis de « rites d'agrégation » dans les sociétés étudiées par les anthropologues : il s'agissait d'accueillir les novices dans leur nouveau statut d'adulte, de leur transmettre les attributs de l'adulte (armes, outils, nom) et de célébrer collectivement ce passage (Van Gennep, 1909 ; Eliade, 1959).

Dans nombre de sociétés, concernant le passage à l'âge adulte, des rites de séparation assurent le départ des adolescents hors de la sphère maternelle et domestique ; mais, avant que des rites d'agrégation ne viennent enseigner aux novices les secrets de la société et les admettre au sein de la société adulte, une forme de marginalité est admise. Et le plus souvent, la marginalité des adolescents en phase de devenir adultes est régulée par l'ensemble social, et impose en quelque sorte des repères identitaires pour les jeunes marginalisés. On peut citer l'exemple de la région de Quimper où, au XIX^e siècle, deux évènements marquaient l'adolescence des garçons et organisaient leur « marginalité » : la première soulerie et la remise du gourdin breton, le *penn-baz*, qui l'intégraient dans la société masculine. Dans la région de Montbéliard, c'était le « droit

de reconnue », payable au moment de la première communion ; ce droit donnait la qualité de garçon et permettait d'accompagner en corps une noce, de tirer des coups de fusil aux baptêmes, de participer aux danses, de courtiser les filles. Ces groupements de la jeunesse masculine étaient le plus souvent bien organisés (abbayes de jeunesse, bacheleries, reinages...) et régulaient des pratiques spécifiques aux jeunes « marginalisés », telles que carnivals, charivaris et divers tumultes ; ceux qui rassemblaient les jeunes femmes semblent en général plus rares, plus informels, ou bien christianisés (filles du vœu, filles de la Vierge, sacristes ou sacristines, etc.). Ces pratiques accompagnaient et régulaient en fait l'arrivée des jeunes gens sur la scène publique, leur conférant un statut transitoire et également des rôles sociaux. Et elles s'achevaient généralement par le mariage, passage officiel et radical vers le statut d'adulte.

Les réflexions précédentes sur l'allongement de la jeunesse nous indiquent qu'il y a sans doute aujourd'hui un déficit d'agrégation, lié au report de l'entrée dans l'âge adulte ; et ce déficit d'agrégation génère un allongement de la « période de marge », et donc un allongement des pratiques initiatiques et mortifères. Pour certains historiens (Pellegrin, 1986), les manifestations tumultueuses de la jeunesse serviraient de compensation à une parole qui généralement lui est refusée : « les jeunes mettent en scène, dans les villages et les bourgs, une paix sociale où s'abolissent conflits économiques et heurts psychologiques entre générations et groupes sociaux rivaux. Images, moyens et fins de cette harmonie rêvée, les prestations physiques de la jeunesse servent aussi de substitut à une parole qui leur est refusée dans la vie quotidienne ».

Autonomisation des constructions identitaires et déficit de transmission intergénérationnelle

Il existe actuellement une convergence de points de vue en sciences sociales qui attestent d'une montée de l'individu au détriment du collectif : grande indépendance à l'égard des traditions, moindre influence des organisations religieuses, étatiques, politiques, industrielles ou familiales, montée en

puissance apparente du choix individuel pour se construire une trajectoire et des comportements sociaux. On peut classer schématiquement en trois grandes thèses les différentes approches : des auteurs voient dans cette tendance une libération, une victoire sur les institutions qu'étaient d'abord historiquement la religion, puis la famille (Singly, 2007 ; Kaufmann, 2004), ou encore l'organisation du travail industriel (Giddens, 1994). Une deuxième approche porte un regard plus tragique sur les souffrances et la fatigue de l'individu (Ehrenberg, 1998). Une troisième, enfin, plus macrosociale ou systémique, se pencherait sur le déficit de cadres collectifs et « l'individu par défaut » (Castel, 1995), l'affaiblissement des institutions (Dubet, 2002), la désindividuation (Maffesoli, 1988).

Les relations entre les générations se sont ainsi transformées. Le modèle de la transmission intergénérationnelle, basé sur la passation d'un héritage – tant matériel que symbolique – est aujourd'hui remis en cause. Face à un avenir de plus en plus sombre, se dessine une véritable crise de confiance entre les jeunes et leurs aînés. Des phénomènes de concurrence entre les générations émergent et conduisent au « chacun pour soi ». Louis Chauvel (1998), dans son étude historique des relations entre les générations, note un appauvrissement des jeunes d'aujourd'hui par rapport aux jeunes des décennies précédentes ; en cause, la diminution des solidarités et des dons des parents vers leurs enfants. Le repli des générations sur elles-mêmes se traduit ainsi par une mutation du modèle ancien de solidarité intergénérationnelle, au profit d'un système beaucoup plus « autonomiste » ; la transmission cède alors sa place à l'auto-expérimentation, et le principe de l'identification est remplacé par le fantasme d'une construction de soi qui ne doit rien à personne. En outre, on constate une très forte évolution des structures familiales qui peut accentuer ce déficit de transmission : desserrement des ménages, augmentation de l'activité féminine, de la monoparentalité, mobilité résidentielle qui éloigne des grands-parents...

« L'individu incertain » (Ehrenberg, 1998) d'aujourd'hui porte comme un fardeau psychique l'obligation d'être autonome, tiraillé par la contradiction entre la responsabilité

individuelle accrue, d'une part, et une exclusion sociale croissante d'autre part. Dans le même temps, se développe une sensibilité à toutes les souffrances sociales, psychiques, ou physiques. L'individu, sommé d'être libre, est pris dans une tension entre la nécessité d'être soi et la difficulté à l'être. La conséquence de l'avènement de cette nouvelle forme sociale (l'individualisme) se lit, notamment, dans le développement de la maladie mentale et de la dépression dans les sociétés occidentales. Ehrenberg définit la dépression comme un trouble de la responsabilité à un moment « où le modèle disciplinaire des gestions des conduites, les règles d'autorité et de conformité aux interdits, qui assignaient aux classes sociales comme aux deux sexes un destin, ont cédé devant des normes qui incitent chacun à l'initiative individuelle » (*ibid.*). La frontière se brouille, la vie privée se modèle sur la vie publique, « un espace où l'on communique pour négocier et aboutir à des compromis au lieu de commander et d'obéir ».

La société du loisir : festivalisation de la société

Prenons acte de ces mutations de la jeunesse, et intéressons-nous maintenant à l'évolution des pratiques festives. La fête dans la ville n'est pas en soi un objet nouveau ; on s'est toujours divertie, on a depuis toujours organisé des fêtes et des festivités dans les villes. L'intégration de la fête, des événements « extraordinaires » et du spectacle au développement urbain précède la montée du capitalisme industriel, et n'est pas un phénomène exclusif à la consommation capitaliste. Toutefois, un ensemble de facteurs observés depuis les années 1990 incite à penser que les événements festifs organisés dans la ville contemporaine (par leur nature, leurs objectifs et les pratiques qu'ils induisent) sont porteurs de sens nouveaux.

C'est tout d'abord la nature des événements festifs qui change : il devient de plus en plus difficile de classer les événements festifs urbains d'aujourd'hui dans les catégories de fêtes communément établies jusqu'alors. En effet, ils ne relèvent ni des fêtes calendaires, ni des fêtes patronales, ni des fêtes commémoratives, les trois catégories fréquemment distinguées

(Di Méo, 2001) dans lesquelles on pouvait catégoriser relativement aisément les fêtes urbaines, jusqu'aux dernières décennies du XX^e siècle. Il semblerait au contraire que les événements festifs contemporains rompent avec le sens des fêtes plus « traditionnelles » ; ils émergent d'ailleurs au moment où celles-ci font l'expérience d'une certaine désaffection. Les sociologues ont mis en rapport l'émergence de nouveaux événements festifs avec l'affaiblissement de liens anciens et puissants, liés à l'appartenance à des partis, au syndicalisme, à la religion, qui a créé des vides, partiellement remplis par des nouveaux « rituels » festifs collectifs.

La fête contemporaine tend à se dissoudre dans la vie quotidienne, et le festif occupe tout lieu et à tout moment. Cette généralisation festive touche le sens même et l'expression de *l'expérience* festive, de plus en plus instrumentalisée, de plus en plus « marchandisée », de plus en plus inscrite dans la logique ordinaire de la vie quotidienne. Les nouveaux rituels festifs prennent des formes diverses et investissent différents lieux et espaces, principalement les espaces urbains. Le festif, au cours des trois dernières décennies, a été une des plus puissantes « machines » de production d'espaces spécialisés, créés pour la *consommation du plaisir*. En ce sens, les fêtes du Bicentenaire à Paris, en 1989, ont inauguré une nouvelle ère de grandes fêtes urbaines, que les grands événements sportifs (tel le Mondial 1998) ont par la suite relayées. Les grandes expositions internationales de fin de siècle et l'effervescence festive de l'an 2000 n'ont fait que confirmer cet emballement festif généralisé.

La fête a tendance à s'affranchir d'un ensemble de codes sociétaux auxquels elle obéissait dans le passé. Elle tend à s'autonomiser dans sa logique de production propre, à devenir interchangeable (en termes d'expression, d'organisation, de contenu, de participation du public). La volonté des acteurs locaux et des organisateurs d'utiliser les fêtes déjà existantes – ou d'en lancer d'autres – à des fins communicationnelles, commerciales ou touristiques, a progressivement apporté des modifications de leur sens, de leur public cible, de leur lieu de déroulement ou de leur durée. En s'affranchissant des codes, des rituels et du sens, souvent d'ailleurs religieux, qui les portaient jusqu'alors, les fêtes

deviennent des événements déclençables « à volonté » par les acteurs locaux. Qu'elles soient expliquées par les stratégies de consommation qui consistent à « inventer » une nouvelle identité urbaine, ou par l'émergence de communautés culturelles qui revendiquent de plus en plus leur identité et une reconnaissance sociale, le fait est que l'on assiste à la multiplication de moments festifs collectifs. Une grande partie des villes sont aujourd'hui concernées par la vie nocturne et festive. Que l'on pense au jeudi soir à Rennes, place Saint-Michel, au vendredi soir à Nantes, quartier du Bouffay, aux Nuits Blanches parisiennes, au quartier de Kreuzberg à Berlin, au Quartier rouge à Amsterdam. Plus loin de nous, une Full Moon Party à Goa, le carnaval à Salvador, la rue Sainte-Catherine à Montréal, les nuits chaudes de Téhéran ou de Dakar, un samedi soir à Beyrouth...

*L'évolution des normes de consommation :
de l'alcool aliment à l'alcool psychotrope*

Intéressons-nous finalement aux façons de boire des jeunes générations. Bien que la consommation d'alcool soit, quantitativement, en baisse constante dans nos sociétés, nous sommes actuellement confrontés à une modification des modes de consommation : l'alcool reste la première substance psychoactive utilisée par les jeunes, et s'il est de moins en moins consommé au quotidien, ce produit est de plus en plus consommé dans un objectif d'ivresse de fin de semaine. La culture du boire a fondamentalement changé, et notre société est passée, à travers sa jeunesse, d'un rapport à l'alcool vécu comme un aliment à une appétence pour son effet psychotrope : c'est la notion de « biture express » en France, ou de *binge drinking* chez les Anglo-Saxons. Le produit n'est plus absorbé à table, dans une dynamique de bienséance et de contrôle de soi, mais en de plus grandes quantités lors d'occasions festives, que ce soit à domicile, lors de rassemblements culturels, sur les espaces publics, et dans les débits de boissons et établissements de nuit, à travers toute l'Europe.

Mais ne nous y trompons pas, la société française boit de moins en moins, et les jeunes générations consomment moins

travail, pendant les études, dans la famille ; la répétition de l'utilisation d'une substance dans des situations où cela peut être physiquement dangereux (travail, conduite...) ; des problèmes judiciaires liés à la consommation de substances ; l'utilisation de la substance malgré la prise de conscience des problèmes induits ; enfin (c) la dépendance/l'addiction : perte de la liberté de s'abstenir, besoin irrésistible de consommer, le *craving*. Le sentiment de perte de contrôle de soi et de tension interne s'accroît. Des symptômes de manque physique et psychique plus ou moins marqués apparaissent.

Différents outils, validés scientifiquement, peuvent constituer des supports de discussion lors d'un premier accueil ou d'échanges réguliers avec des jeunes en matière de consommation d'alcool (questionnaires DETA, FACE, ADOSPA), ou encore des questionnaires sur la qualité de vie subjective (exemple du PQVS).

Prendre soin des jeunes générations, c'est sans doute se départir de nos propres tensions émotionnelles, et soutenir chaque personne dans sa subjectivité et sa liberté : au collège, au lycée puis à l'université, où l'on sait que les oreilles manquent pour accompagner chacun ; en contexte festif, grâce à la bienveillance des professionnels de la nuit et des acteurs de réduction des risques pour vivre de belles fêtes ; dans les lieux d'écoute, qui se sont fortement développés ces quinze dernières années ; dans les structures de soin, qui non seulement doivent être accessibles mais aussi aller vers les sujets les plus vulnérables. C'est considérer que les structures et les activités collectives, les pratiques culturelles et sportives, les solidarités, la famille, la santé au travail, et la confiance en l'avenir, sont des facteurs de protection qu'il faut promouvoir.

Bibliographie

- ASSAILLY, J.-P. 2015. *Pourquoi les jeunes boivent-ils ? Une analyse des déterminants de l'alcoolisation*, PAU Éducation.
- ASSAILLY, J.-P. ; DESSEZ, P. 2003. « Les conduites à risque : du danger à la loi, des gènes aux pairs... Que nous apprend l'épidémiologie des influences familiales et sociales ? De la prévention des

- toxicomanies à la prévention des conduites à risque », *Toxibase*, n° 11.
- CHOQUET, M. 2014. « La consommation des adolescents : tabac, alcool et cannabis », dans M. Claes et L. Lannegrand-Willems (sous la direction de), *La psychologie de l'adolescence*, Presses de l'Université de Montréal.
- GALLAND, O. 1991. *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin.
- GORWOOD, P. ; HAMON, M. 2018. « Recherche alcoologique française, la contribution du financement par l'industrie des boissons alcoolisées », *Alcoologie et addictologie*, vol. 40, n° 1, p. 23-30.
- GUÉRIN, F. ; FERNANDEZ, E. ; MONTANDON, A. (sous la direction de). 2018. *Cohabiter les nuits urbaines, des significations de l'ombre aux régulations de l'investissement ordinaire des nuits*, Paris, L'Harmattan.
- INSTITUT DE VEILLE SANITAIRE (InVS). 2013. *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, n° 16-17-18.